Ami du Clergé du 1er avril 1948

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XVI. *5e Dim. après Pâques :* A la croix de lumière ! 89.
Fête de l'Ascension. — Leçons de l'Ascension, 91.
Retraite de Communions solennelles. — Notes, *Instruction préliminaire*, 92 ; — *1re Instruction :* La création, 93 ; — *2e Instruction :* L'homme, 94.
A des jeunes filles. — Vocation au mariage chrétien, 95.

DOMINICALES LITURGIQUES

XVI

5e Dimanche après Pâques

A LA CROIX DE LUMIÈRE !

Mes frères,

« *O Croix de lumière, Arbre si beau, resplendissant, glorieux de la pourpre du Roi. — O Croix, espérance unique, source de notre joie. — Conduis-nous à la victoire et au triomphe éternel !* »

Ainsi chante et supplie l'Eglise pendant ces semaines pascales qui nous acheminent, à la suite de notre Roi vainqueur, de la résurrection à l'entrée du Royaume éternel. C'est par la croix, en effet, que Jésus a brisé l'aiguillon de la mort et ouvert aux croyants les portes des cieux. « *Aperuisti credentibus regna cœlorum* ». La croix fut l'instrument de notre salut. Le bois qui, par son fruit de mort, nous avait perdus, nous a fait ressusciter à la vie ; et l'ennemi qui avait vaincu le premier Adam a été dompté par le nouvel Adam portant sa croix. N'est-il pas digne, n'est-il pas juste que l'humanité rachetée chante la gloire de cette Victoire unique et de l'étendard triomphal, la Croix de Jésus-Christ.

Après une victoire, les chefs et les soldats défilent sur la voie triomphale, les drapeaux glorieux sont acclamés, les héros reçoivent... la croix ! Au Roi de gloire infinie, au Roi immortel des siècles, c'est chaque dimanche que vous êtes appelés, m. f., à faire un cortège d'honneur, en souvenir de sa résurrection et à acclamer sa puissance : « Vous êtes le seul Seigneur, le seul Très-Haut, ô Jésus-Christ ! » *Tu solus Dominus ! Tu solus Altissimus, Jesu Christe !* Sa croix de lumière, c'est tous les jours qu'il faut la regarder et la suivre... avec amour, comme au grand jour du Vendredi Saint : Arbre noble entre tous, resplendissant de la pourpre du Roi ! Avec l'Eglise toujours, priez, adorez votre Crucifix !

I. — *O Dieu saint, ayez pitié de nous !*

Car ils sont rudes et escarpés les sentiers de notre ascension ! Ce n'est pas seulement aux sommets de cette terre que vous nous entraînez, mais à gravir votre ciel de gloire ! Vous avez de terribles exigences, et, Dieu, vous avez le droit de les avoir ! N'avez-vous pas tout donné pour nous ? Votre croix le proclame.

« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Soyez saints, parce que je suis saint ! Je vous ai donné l'exemple, pour que vous fassiez comme j'ai fait ! » (Mt., v, 20, 48).

Etre saint, c'est être donné complètement à Dieu et vivre pour lui, c'est vivre en ce monde sans se laisser souiller par lui ni attacher son cœur d'une façon désordonnée aux biens d'ici-bas, c'est vivre sans tache... « *immaculatum se custodire ab hoc sæculo* ». Voilà la religion pure devant Dieu. « Celui qui scrute la loi de perfection, la loi de la liberté et lui reste fidèle, qui n'écoute pas pour oublier (ainsi qu'un homme qui se regarde dans un miroir, puis s'en va, oubliant ce qu'il a vu), mais pour accomplir, celui-là trouvera le bonheur dans ses œuvres » (Jac., I, Epître de ce jour).

Il s'agit de vous aimer assez pour vous suivre, ô Dieu saint, pour suivre votre croix qui marche en tête de votre peuple fidèle. Aux processions des Rogations, jadis, tout le peuple chrétien suivait la croix, symbole d'une fidélité qui obtenait de Dieu la grâce et un bonheur paisible que notre monde ne connaît plus, parce qu'il a perdu Dieu.

De nos jours, en bien des paroisses, « ça ne suit pas ». Peu s'en faut que le prêtre ne soit seul à suivre la croix !

Chrétiens, pour refaire une chrétienté, pour que « ça suive », comme autrefois « ça suivait » un par un dans les étroits « boyaux » des tranchées qui, péniblement mais sûrement, conduisaient à la victoire finale, il ne suffit pas de montrer la croix à la foule en lui disant : « *In hoc signo vinces* » : Voici le signe de la victoire. Il faut que les âmes soient gagnées une par une, par l'exemple de chrétiens vivant du Christ, vivant en *saints* dans la famille, et dans leur profession, entraînant et guidant leurs frères dans les durs chemins de la vie chrétienne. « Ça suit ? » Même aux plus beaux temps du christianisme, les âmes ne se convertissaient pas, ne s'entraînaient pas d'une autre manière. Les âmes s'allument les unes les autres comme des flambeaux.

Nombreux ou peu nombreux, dans votre paroisse, vous devez être, chrétiens, la « qualité », la valeur, la troupe valeureuse qui suit son Chef et son drapeau, jusqu'au sacrifice... A chaque messe qui se célèbre à cet autel et à tous les autels du monde, n'êtes-vous pas « le peuple saint » qui fait mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de N.-S. Jésus-Christ ? « *Unde et memores, Domine, nos servi tui, sed et plebs tua sancta...* »

N'êtes-vous pas destinés à entrer dans la Cité sainte, la Jérusalem céleste, dont toutes les pierres, les saints, sont des joyaux qui resplendissent de la gloire du Très-Haut ?

La vertu y conduit tout mortel qui, soulevé par l'amour du Christ, sait supporter jusqu'au bout les tourments, le tranchant du ciseau et les coups redoublés du marteau. Ce sont les pierres ainsi polies qui forment ce temple majestueux et, jointes ensemble, harmonieusement le font grandir.

O Croix de lumière.... conduis-nous par tes chemins montants à la victoire et au triomphe éternel !

Ame sainte de Jésus, sanctifiez-nous...

II. — *O Dieu saint et fort, ayez pitié de nous !*

Votre croix nous appelle à la lutte contre les puissances de l'enfer par l'immolation continue à votre service, par le dévouement sans relâche d'une inépuisable charité pour Dieu et pour nos frères. Quel magnifique modèle d'amour et de générosité vous

nous offrez en votre Passion ! Un seul soupir de votre Cœur, une seule goutte de votre Sang précieux eussent suffi à sauver le monde. Par amour pour nous, pour toucher nos cœurs impitoyables, vous avez accepté toutes les tortures, toutes les avanies, les injures, les crachats, les épines et les clous. Avec quel silence, quelle énergie, quel calme parfait dans la soumission à l'adorable volonté du Père !

« Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu me donnes des larmes ? J'ai fait pour toi plus que les autres et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait et comme je suis prêt à faire et fais, dans mes élus et au Saint-Sacrement » (Pascal).

A contempler votre croix et le sacrement admirable qui est le mémorial vivant de votre Passion, j'apprendrai, Seigneur, à continuer patiemment, sans souci des contradictions, l'œuvre de lumière qui germe et grandit « dans la patience ». Car, nous sommes les acteurs de cette lutte éternelle entre « les deux amours qui bâtissent les deux cités », l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi.

Ce monde insensé n'en arrive-t-il pas au suicide collectif ? Que leur importe, aux athées, de mourir et d'entraîner le monde dans la ruine ? Pour eux, la vie n'a aucun sens, elle est une absurdité, un travail forcé, un esclavage sans issue. Le trou du tombeau n'est-il pas pour beaucoup une délivrance ? Quelle pitié ! — Autre cité, fondée sur la foi, est la cité des fils de la lumière. Elle est bâtie sur la pierre angulaire, choisie, précieuse et celui qui « met en elle sa confiance ne sera pas confondu. Pour les incrédules, la pierre rejetée par ceux qui bâtissent, c'est elle qui est devenue une pierre d'angle, une pierre d'achoppement et un rocher de scandale... » (I Pet., II, 7, 8). La cité de Dieu est celle où l'on aime Dieu jusqu'au mépris de soi.

Jusqu'à se sacrifier pour ses frères, à votre exemple, ô mon Jésus !

« Il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. » (Phil., II, 8). « Il a fallu qu'il souffrît et qu'il entrât ainsi dans la gloire » (Luc, XXIV, 27). Le chemin est le même pour nous, celui que nous trace la croix.

« Il est bon, disait Lacordaire, que nous sachions ce que nous voulons faire en voulant faire des chrétiens ; si ce sont des hommes véritables que nous entendons former ou bien des hommes vulgaires ; si pour nous l'homme est *homo* que les anciens dérivaient de humus, la terre, la boue, ou bien s'il est *vir*, cet homme qui est plus que de la terre, qui a du courage, de l'âme, de la vertu, *virtus*. On peut avoir un grand esprit et une âme vulgaire, une intelligence capable d'illuminer un siècle et une âme capable de le déshonorer ; on peut être un grand homme par l'esprit et un misérable par le cœur. »

Cette vertu, ce cœur, où les puiser sinon dans le Cœur du Christ, dont la plénitude se répand sur nous ?

O Croix de lumière..., nulle forêt ne produit aucun arbre qui te soit comparable pour le feuillage et les fleurs et les fruits !

Passion de Jésus, fortifiez-nous !

III. — *O Dieu saint et immortel, ayez pitié de nous !*

La cité du démon pour laquelle travaillent, hélas ! un bon nombre d'humains, égarés, a autant de dieux qu'elle a de vices. Déjà au temps de Jésus, en dehors du peuple juif, « tout était Dieu, excepté Dieu luimême ». Le monde où nous vivons, parce qu'il a oublié le Dieu de vérité, s'est fait tout un panthéon d'allure XX^e siècle où les divinités adorées sont à peu près les mêmes que celles devant qui les Grecs et les Romains brûlaient un encens idolâtre. L'argent ou le veau d'or, la luxure, la puissance ou l'état-dieu, la terre et ses moissons, le vin et les plaisirs, la haine et la guerre, etc..., sont les noms sous lesquels l'homme, toujours le même, s'adore et ses passions, au lieu d'adorer le Créateur.

Etonné de constater que ses dieux, impuissants — et pour cause ! — à lui apporter le bonheur et même le pain, ne répondent pas à son attente, l'homme moderne se mettrait-il enfin à genoux, suppliant, devant le Dieu éternel qu'il a trop longtemps oublié et renié ? Comprendra-t-il enfin que ses faux dieux « ont des yeux et ne voient rien, ont des oreilles et n'entendent rien, des mains et des pieds mais restent inertes »... et que le vrai Dieu, le Dieu éternel, est un Dieu vivant, un Dieu agissant, un Dieu « qui bouge » enfin, comme le demandait naïvement, il y a 20 ans passés, un jeune de la banlieue parisienne ?

O Croix de lumière..., quand brilleras-tu, victorieuse, aux yeux de toute cette foule désabusée, en quête du vrai bonheur et de la vraie justice ? Il dépend de vous, m. f., que le monde inquiet retrouve son Dieu, son Roi... par la croix.

Soyez les témoins de sa permanente et impérissable victoire ! Que jamais l'on ne puisse dire de vous ce que l'on dit, hélas ! : « Ils ont une mentalité de vaincus ! » Si vous êtes timides, craintifs, si vous n'osez pas, êtes-vous les soldats de Jésus-Christ ?

Des soldats qui doutent du succès, des soldats qui critiquent, qui se plaignent, qui fuient le combat, délivrez-nous, Seigneur ! *Ab insidiis diaboli, libera nos Domine !*

Quelle religion au monde peut présenter le formidable témoignage que déroule victorieusement, au cours de 20 siècles de charité, de bienfaisance, d'héroïsme, de sainteté, l'Eglise catholique ?

Mais, faisons-nous l'effort nécessaire pour faire connaître au monde, sur un lumineux écran, ce qu'il devrait savoir et qu'il ne sait pas ?

Il continue de proclamer qu'il n'y a pas de surnaturel. Il n'en a pas entendu parler. Il prétend que « nul n'a prêché avec assez de foi l'amour fraternel ». Qui prêchera avec assez de foi pour qu'il entende ?

Alors qu'un Bergson, israélite, découvre dans la vie de l'Eglise « la Lumière qui ne connaît pas de déclin » et qui rayonne depuis 20 siècles dans les âmes des saints que l'Eglise produit en surabondance, pourquoi tant de catholiques sont-ils si facilement aveugles et inertes ? Faut-il avouer qu'ils sont trop ignorants de ce qu'ils devraient savoir ? « Victoire égale volonté », disait Foch. Mais la volonté tenace et inflexible suppose la connaissance du but à atteindre et de l'efficacité des moyens.

* *

Un jour, s'éveilleront tous ceux qui « dormaient à l'ombre de l'éternelle croix ». Dans le ciel, paraîtra le signe du Fils de l'homme, plus glorieux que jamais. Une double procession se mettra en marche vers la Vie... et vers le terrible châtiment. « *Proce-*

dent qui bona egerunt, in resurrectionem vitæ ». Accordez-nous, Seigneur, la récompense éternelle, Vous qui nous avez accordé de vaincre par la Croix ! « *Quibus Crucis victoriam largiris, adde præmium !* » en ce Royaume éternel dont l'Agneau immolé est le resplendissant soleil (Apoc., XXI, 24). *Amen.*

FETE DE L'ASCENSION

LEÇONS DE L'ASCENSION

Mes frères,

Vous avez pu relire à l'épître et à l'évangile de ce matin, le récit d'après S. Luc et S. Marc de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Comme nous suivons du regard l'avion vrombissant au-dessus de nos têtes et le cherchons encore, quand il a disparu dans un nuage et n'est plus devenu qu'un point imperceptible dans le ciel, les apôtres restent les yeux fixés sur la nuée qui vient de leur dérober leur Maître qui s'est élevé en leur présence et est monté aux cieux.

Ebahissement et extase assez naturels. Ils n'en reviennent pas. On comprend qu'il leur faut du temps pour se remettre.

Et pourtant deux anges apparus semblent les rabrouer. Il y a dans leur façon de parler aux apôtres pour les ramener à la réalité, une nuance d'étonnement sinon de reproche : « Qu'avez-vous à rester là, les yeux fixés en l'air ? »

Deux épisodes du mystère de l'Ascension de Notre-Seigneur qui sont bien propres à faire le sujet de nos réflexions en cette fête.

Le premier nous invite à élever nos cœurs vers le ciel pour y croire, pour l'espérer, pour en vivre.

Le second nous invite à remplir notre devoir sur la terre pour le mériter.

I. — *Les yeux au ciel*

Pour nous, comme pour les apôtres, l'effet immédiat de l'Ascension de N.-S. c'est bien de nous faire tourner le regard vers le ciel.

1. Et d'abord pour y croire.

Vous connaissez la parole de S. Paul souvent citée : « L'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu, son cœur n'a jamais goûté ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. »

Et justement parce que les sens de l'homme, surtout de l'homme moderne, de l'homme matérialiste ou en pleine ambiance matérialiste ne perçoivent pas le ciel, combien de nos contemporains l'ont relégué avec l'enfer éternel dans le domaine des chimères. « Laissez le ciel aux moineaux et aux anges, écrivait Henri Heine, nous autres nous voulons du champagne, des roses et la danse des nymphes souriantes. » (Cité par Pierre l'Ermite : *Croix,* 8 janv. 1928). Si l'homme de la rue ne s'exprime pas avec la même poésie, il pense exactement pareil.

Pour tous ceux qui sont de Dieu, comme pour les apôtres, l'Ascension de N.-S. est une leçon de choses plus parlante, plus éloquente que tous les discours et tous les raisonnements. Certes dans tout son évangile, Jésus laisse entrevoir cette perspective d'un royaume ; il n'a cessé de nous parler d'un endroit réservé aux bénis de son Père. Aujourd'hui qu'il y monte sous les yeux des siens comme il le leur avait annoncé, il fait la preuve que ce lieu existe.

Qu'il existe, et qu'il existe pour nous comme pour lui, et qu'il sera un jour le lieu de mon repos comme il est aujourd'hui le sien.

Avec l'Ascension de Jésus, c'est notre nature humaine qu'il a prise, qui se voit élevée au ciel. Mon espérance ne peut plus douter de la possibilité de ce miracle. Toute la nature, mon corps lui-même, sera appelé un jour aux côtés de Dieu.

Comme le Christ déclarait ne faire qu'un avec nous le jour qu'il disait : « Je suis la vigne véritable et vous êtes ses rameaux », ainsi S. Paul enseigne que nous ne formons avec le Christ qu'un même corps dont il est le Chef ou la tête et dont nous sommes les membres. Là où le chef est passé, il faut que passent les membres. « Là où je suis, là vous serez aussi. »

2. Aussi bien, là encore, il fait la preuve que notre espérance n'est pas vaine. Les âmes des saints qu'il a libérées des limbes, il les conduit avec lui au ciel. *Captivam duxit captivitatem :* ceux qui étaient captifs des enfers, il les enchaîne en sa gloire.

Puisque le soleil est notre foi, puisqu'il est notre espérance, il est aussi notre vie. Là où est votre trésor là aussi est votre cœur.

Il est dans la lettre de S. Paul aux Philippiens une apostrophe qui semble écrite d'hier. Rien de nouveau sous le soleil. C'est l'antithèse, l'opposition des matérialistes et de ceux qui croient. « Il y en a parmi vous, disait l'apôtre, qui ne sont plus des chrétiens, mais des antéchrists et des ennemis de la croix du Sauveur. Ils étalent le spectacle de leur grossièreté. Leur Dieu c'est leur ventre et leur pensée est ensevelie dans les soucis des choses terrestres. Pour nous, le lieu de notre pensée, la région de nos désirs et de notre vie, le commun rendez-vous de nos âmes, notre patrie en un mot, c'est le ciel : *conversatio nostra in cœlis est* » (Phil., III, 18-20).

Il avait écrit déjà aux Colossiens : « Si nous sommes ressuscités avec le Christ, si notre résurrection n'est pas une métaphore, si elle est une réalité, désormais n'ayons de souci que pour les choses d'en haut. Il est normal que notre pensée, nos vouloirs, nos affections soient transportés là où est le Christ. Les choses d'ici-bas ne nous regardent plus : ne les regardons pas » (Col., III, 1-2).

Eh oui ! c'est la grâce spéciale de cette fête d'aviver notre foi en ce bonheur que Dieu nous a préparé dans son amour, d'affermir notre espérance de toute la certitude que donne cette aurore de sa réalisation dans le Christ notre chef et, puisque là où est notre trésor là aussi est notre cœur, de faire de cette foi et de cette espérance l'âme de notre vie, qui l'élève et la réconforte.

II. — *Les pieds sur la terre*

Pourtant si l'Ascension élève nos yeux vers le ciel, nos pieds restent toujours sur la terre, sur le pavé de nos rues, sur le parquet de nos maisons. Ici-bas, le ciel n'est encore pour nous qu'une espérance. Pour qu'il devienne un jour une réalité il nous le faut mériter sur la terre.

N'est-ce pas cette autre leçon de l'Ascension que vient ajouter le brusque rappel à la réalité que fait aux apôtres l'apparition des anges : « Qu'avez-vous à rester là, les yeux en l'air ? »

La contemplation la plus sublime ne doit pas nous faire oublier les plus élémentaires de nos devoirs. C'est Ruysbroeck l'admirable, qui s'y connais-

sait certes en oraison, qui disait à ses disciples de la forêt de Grunewald près de Bruxelles : « Attention, quand bien même vous seriez élevés en extase, aussi haut que S. Pierre et S. Paul, si vous apprenez qu'un malade a besoin d'un bouillon chaud, il faut vous éveiller un instant de votre extase et aller faire chauffer le bouillon. »

Le ciel est un royaume à conquérir, la coupe d'une épreuve à gagner, une moisson à semer et à engranger. Ainsi parle S. Paul qui multiplie les images du soldat, de l'athlète, du laboureur, pour nous décider à l'effort.

Combattez et peinez, dit-il, comme un brave soldat de Jésus-Christ ; un soldat est voué à la lutte, il ne se mêle pas aux affaires et aux contestations de la vie civile

Entraînez-vous comme l'athlète qui n'obtient la couronne qu'à la condition de s'être exercé au combat.

Travaillez comme le laboureur qui le premier bénéficie du fruit de son travail (II Tim., II, 4-6).

Bien coûteux nous paraissent parfois les sacrifices de la vie chrétienne. La lutte, les efforts, les épreuves surtout nous étonnent, nous scandalisent, nous désemparent. Nous demandons des comptes à Dieu que les méchants aient toutes les chances et nous estimons que nous ne méritons pas cela : bref, nous jugeons, nous raisonnons pratiquement et sans en avoir conscience comme les païens, les incroyants et les matérialistes : nous attendons notre ciel sur la terre, quand la terre est le lieu du mérite.

Sur le chemin d'Emmaüs le Christ ressuscité enseignait déjà cela à ses disciples, que telle était la loi de sa propre destinée : « O homme sans intelligence et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses pour entrer ainsi dans sa gloire » (Luc, XXIV).

N'était-ce pas leur enseigner que telle serait la nôtre, puisqu'il avait dit une autre fois : le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; c'est déjà beaucoup qu'il soit comme son Maître.

Et à dix-neuf siècles de distance, l'Immaculée réapprenait au monde la même leçon quand elle disait à la petite Bernadette : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse ici-bas, mais là-haut. »

Ne nous étonnons pas, mais réjouissons-nous plutôt comme disait Notre-Seigneur : « Bienheureux serez-vous quand on vous maudira, qu'on vous persécutera, qu'on dira toute sorte de mal contre vous à cause de moi ; réjouissez-vous et soyez heureux car abondante est votre récompense dans le ciel. »

Oui, notre récompense sera à la mesure de nos épreuves et de nos mérites et malgré le nombre et la durée de ces épreuves cette pensée du ciel nous permet cette joie quand même :

Le ciel en est le prix !

Ainsi chantait le grand missionnaire que fut saint Louis-Marie de Montfort.

* *

A quarante-trois ans, en pleine activité, alors que naissaient à peine les deux congrégations religieuses qui le continueraient, s'éteignait dans un bourg de Vendée ce grand missionnaire de la Croix et du Rosaire.

D'une main, il tenait le crucifix, auquel le Pape avait attaché une indulgence plénière pour l'article de la mort et, de l'autre, la statuette de la Sainte Vierge, qui depuis de longues années ne l'avait pas quitté. Il les baisait alternativement pour s'aider à mourir dans le baiser de Jésus et de Marie.

On lui dit qu'une foule de paroissiens de St-Laurent-sur-Sèvre, auxquels il prêchait la mission, désireux de le voir une dernière fois, se pressaient à la porte. Il ordonna de les introduire. Aussitôt, ces pauvres gens, se précipitèrent à genoux, implorant sa bénédiction...

Mais lui, missionnaire jusqu'au bout, jusqu'au bout voulant leur prêcher l'essentiel, ce qui ne passe pas, ce qui demeure, se souleva sur son grabat, le crucifix à la main, l'œil rayonnant déjà des visions célestes et il entonna d'une voix vibrante, le premier couplet d'un de ses cantiques :

Allons mes chers amis,
Allons au paradis !
Quoiqu'on gagne en ces lieux
Le paradis vaut mieux.

Heureux qui comprend cette haute leçon. En définitive, seul le ciel compte : il console de tout et dépasse tout.

RETRAITE DE COMMUNIONS SOLENNELLES

Notes

La présente retraite n'est pas rédigée « in extenso » ; on y trouvera, dans un ordre qui essaie d'être logique, quelques idées à présenter aux enfants ; il semble utile, au terme de trois années ou plus de catéchisme, de brosser une synthèse de l'enseignement reçu et, en même temps, d'ouvrir des horizons ; l'enfant va faire profession de foi catholique c'est-à-dire prendre l'engagement de vivre en chrétien. On essayera donc de lui donner une juste idée d'ensemble de la religion, et de lui montrer comment elle doit s'intégrer dans la vie, l'animer, l'ennoblir, lui conférer une valeur d'éternité.

Les quelques questions posées, au début, à l'enfant (on peut en ajouter, ou en substituer à celles qui sont proposées) l'amèneront à réfléchir et à fournir un travail personnel, et exciteront son intérêt. Il pourra répondre par écrit ; puis les découvertes de chacun seront mises en commun, et le questionnaire se prolongera oralement, pour donner à tous l'impression de faire un travail d'équipe, une sorte d'exploration.

Le tout axé d'ailleurs sur une idée centrale qui guidera le prédicateur, lui dictera les pistes à indiquer, et conduira au résumé de la question et aux conclusions pratiques. Si l'auditoire est trop vaste pour interroger chacun, et contrôler des réponses écrites, on pourra se contenter d'interroger oralement quelques-uns seulement.

Les textes scripturaires donnés ne prétendent pas épuiser la question ; on en trouvera d'autres, sans difficulté, et chacun complétera à sa manière. Les regards sur l'avenir sont interchangeables, quelques-uns du moins, sans aucun inconvénient.

Telle quelle, cette retraite paraîtra peut-être un peu dogmatique et touffue. Rien n'empêche d'en simplifier les idées et de les ramener à quelques grandes lignes essentielles ; mais à condition de partir du concret (et le questionnaire s'efforce d'être concret) et aussi en parlant de la vie de demain, donc de choses pratiques on peut réussir à captiver l'attention. Les paraboles et les comparaisons choisies par Jésus, captivent puis emportent l'esprit vers les sommets ; et c'est un lieu commun de rappeler que les épîtres de S. Paul, dont on ne saurait nier la teneur dogmatique, s'adressaient aussi bien aux « débardeurs de Corinthe » qu'aux gens cultivés.

Instruction préliminaire

Ouverture de la retraite. — Celle-ci a été prévue pour trois jours ; en certaines paroisses on rassemble volontiers les enfants le mercredi soir, quand ce ne serait que pour donner des consignes et conseils pratiques afin d'assurer dès le premier matin un bon départ.

On pourra donc, dans l'affirmative, présenter aux enfants le travail de la retraite : explorer ensemble les richesses acquises en plusieurs années de vie et d'enseignement chrétien ; prévoir l'avenir afin de bien savoir à quoi entraîne l'engagement solennel de la profession de foi. On pourra se servir de l'exemple de l'homme d'affaires qui établit son bilan : recettes, dépenses, inventaire, etc.

On fera appel à la parabole des talents (Mt., XXV), au figuier stérile (Mt., XXI, 19), au « prius sedens computat sumptus » (Luc, XIV, 28). Dans quel esprit et dans quelles conditions doit se faire la retraite : silence, solitude, recueillement, réflexion, prière. « Non in commotione dominus » (III Reg., XIX, 11) ; « ducam eum in solitudinem et loquar ad cor ejus » (Osée, II, 14) ; « recogitabo tibi omnes annos meos » (Isaïe, XXXVIII, 15) ; « Petite et accipietis... » (Jo., XVI, 24), etc.

La vie se présente à la fois comme un voyage et comme un combat. — Un voyage ? Explorer les avenues magnifiques par où, soutenus, animés par la grâce de Dieu et en compagnie du Christ et des saints, nous nous acheminerons vers la maison du Père. — Un combat ? Avec quelles armes, sous quel chef, avec quel esprit, pour quelle cause entrer dans la bataille dont l'issue sera la plus magnifique des victoires : « Curramus ad propositum nobis certamen... aspicientes in auctorem fidei... qui... in dextera sedis Dei sedet » (Heb., XII, 1, 2).

1re Instruction

LA CRÉATION

Idée générale et centrale : comment Dieu a minunutieusement, avec des attentions toutes paternelles, préparé cette demeure de l'homme qu'est le monde. La science moderne ne va pas à l'encontre de cette idée, bien au contraire ; Dieu a longuement pensé à nous à travers les millénaires qui ont peu à peu rendu la terre habitable.

Le sentiment à faire naître dans l'âme des enfants : une admiration joyeuse pour ces merveilles de la création. Notre monde blasé n'admire plus, ne s'étonne plus ; l'admiration est certainement une de ces richesses de l'enfance à laquelle il faut revenir, selon le Christ, pour entrer dans le royaume des cieux ; l'admiration est principe de joie, de reconnaissance, de confiance, d'enthousiasme, d'élan. Apprenons à nos enfants à admirer.

* *

Questions à poser. — Que voyez-vous de beau, dans la nature, suivant les différentes saisons de l'année ? — Avez-vous déjà vu de beaux pays ? Lesquels ? — Quelles sont les richesses du sous-sol ? — Les produits de la culture ? — Enumérez des variétés de fruits. — Parlez de quelques animaux utiles et des services qu'ils nous rendent, etc., etc.

* *

Exposé. — On pourra, en reprenant le travail des enfants, et en utilisant et complétant leurs découvertes, suivre un plan, par exemple :

D'abord la beauté du monde : alternance des saisons avec leurs charmes, beauté de la lumière, du soleil et des couleurs, du firmament constellé d'étoiles, beauté des lacs, de la mer et des montagnes, des fleurs et des oiseaux ; on utilisera au mieux les connaissances géographiques de l'enfant, lui montrer l'immensité du monde qui donne une idée de la puissance, de la grandeur de Dieu.

Passer ensuite aux richesses du monde ; celles que Dieu a mises dans la terre, celles que le sol produit par la culture ; insister sur les fruits et leurs variétés (Dieu ne se contente pas de nous donner du pain et il a pensé même au dessert). — Parler ensuite des animaux, utiles du moins et des multiples services qu'ils rendent à l'homme.

Tout cela ne saurait être un effet du hasard. Quand à midi l'enfant de retour à la maison y trouvera la table mise, le déjeuner préparé, il saura bien que ce n'est pas un effet du hasard. Qui donc a si magnifiquement construit le monde, avec tant d'attentions et de délicatesses ? c'est Dieu. La mère n'a pas plus de tendresse pour préparer le berceau de l'enfant qu'elle attend.

* *

La Sainte Ecriture. — Utiliser la Genèse, au moins pour y puiser l'idée des grandes œuvres de Dieu ; qu'elles aient exigé de longs siècles n'enlève rien à leur magnificence, au contraire. Faire ressortir le « et vidit Deus... quod essent bona » (I, 4, 10, 12, 18, etc.).

Se servir utilement des bontés de Dieu pour le peuple israélite, des richesses de la terre de Chanaan « quæ fluit lacte et melle » (Exode, VII, 8), des richesses aussi du même pays au temps de Jésus. Au passage, faire remarquer combien Jésus a été sensible à la beauté de la création « videte regiones... » (Jo., IV, 35) ; « Respicite volatilia cœli... lilia agri » (Mt., VI, 26-28) ; comment il a aimé le silence des nuits, et la paix au désert, favorables à la prière, les promenades sur le lac, les hauts lieux (Sermon sur la montagne, Transfiguration au Thabor) ; on fera remarquer encore avec quelle reconnaissance joyeuse et baignée d'amour filial Jésus devait admirer la création, et faire remonter jusqu'à Dieu le cantique des créatures : « Cæli enarrant gloriam Dei » (Ps. XVIII, 1).

Des saints ont particulièrement rencontré le Christ dans ces sentiments : François d'Assise, le saint poète qui prêchait aux oiseaux et aux poissons, et avant de descendre dans l'ombre du tombeau, chantait son cantique au soleil.

* *

Regards sur l'avenir. — Bientôt les enfants devront songer à leur avenir ; les uns, sans tarder vont se mettre au travail ou apprendre un métier ; d'autres devront, pendant des années, faire des études ; mais tous, un jour ou l'autre, auront à travailler. Il convient de leur montrer la noblesse du travail qui est une collaboration à l'œuvre divine, une continuation de la création.

Ce sera facile avec l'exemple du paysan, qui travaille si près de la nature et qui, avec l'aide de Dieu, nourrit l'humanité ; mais ne pas se contenter de ce seul exemple, en prendre d'autres : tout travail est noble, contribue au bien de l'humanité tout entière.

Demander alors au travailleur chrétien d'entrer dans les sentiments mêmes du Dieu créateur ; d'aimer l'ouvrage bien fait, de faire œuvre consciencieuse et d'œuvrer pour deux fins principales : apporter sa note dans le concert de louanges qui monte de la création vers son auteur et servir de son mieux tous les hommes.

Terminer par cette belle parole de Notre-Seigneur appliquée au travailleur : « Pater meus usque modo operatur et ego operor » (Jo., v, 17) : Dieu ne cesse de continuer son œuvre.

2e Instruction

L'HOMME

Idée générale. — Montrer à l'enfant la grandeur de l'homme, non pour exalter son orgueil, mais pour lui inspirer une légitime fierté ; lui montrer que l'homme est le chef-d'œuvre de la création et qu'il doit aussi, à cause de cela, s'élever à un certain niveau ; l'intelligence et la liberté que Dieu lui a données doivent lui permettre un épanouissement qui soit tout à la louange de son auteur et donne à sa propre vie son intérêt et sa valeur.

* *

Questions à poser. — Quels sont les sens de l'homme et leurs organes ? — En pensant aux aveugles, aux sourds, etc., dites le bonheur de ceux qui ne sont pas infirmes. — Connaissez-vous quelques belles œuvres exécutées par des artistes ou d'habiles ouvriers ? — Que pouvez-vous faire grâce à votre intelligence et qui est impossible aux animaux ? — Connaissez-vous des héros, de grands hommes, des saints ? — Racontez brièvement la vie et les hauts faits de l'un d'entre eux ? — Quelles grandes découvertes connaissez-vous ? etc.

* *

Exposé. — L'ensemble des questions ci-dessus suggérées indique un plan d'ensemble ; on découvrira d'abord la perfection du genre humain ; faisant usage des contrastes, préciser la valeur des sens en parlant du malheur des aveugles, sourds, muets, etc. ; montrer la souplesse du corps (exercices gymniques) et sa résistance (dur labeur) ; les merveilles de la respiration, de la circulation du sang, de la nutrition. Quelle étonnante petite usine que le corps humain ! Et aussi quel instrument de travail !

Passer à l'âme, en opposant l'homme aux animaux ; ceux-ci ne peuvent ni réfléchir ou raisonner, ni parler, ni choisir et agir librement, toutes choses possibles à l'homme en possession de sa raison. D'où vient cette différence ? De ce que l'homme a une âme raisonnable et libre.

L'animal est comme enfermé dans les limites étroites de son instinct ; l'homme, lui, a tout un univers à sa disposition, univers qui déborde étrangement et l'espace et le temps. Avec son intelligence, l'homme peut prendre contact avec des personnages de l'histoire, avec des temps aujourd'hui révolus, avec des pays jamais vus ; etc. Et tandis que l'animal est condamné à faire toujours la même chose de la même façon, l'homme a le libre choix de ses amis, de son métier, de ses loisirs et distractions, etc... et dans l'exercice de son métier il peut se perfectionner, inventer, acquérir une habileté développée, devenir un maître et rendre son travail plus intéressant.

Le moment sera venu alors de parler de beaux métiers, de grands hommes, de héros, d'inventeurs, des avants ; brosser ainsi un vaste tableau aux traits nettement accusés, des multiples activités humaines, où l'homme apparaîtra dans toute sa puissance et sa noblesse.

Après quoi, on montera plus haut encore, on parlera des richesses du cœur humain (le petit enfant qui, par son sourire et ses caresses réjouit beaucoup sa maman...) ; mais surtout on exaltera les vertus des saints. Se servir dans ce but de quelque vie de saint racontée en particulier, p. ex. : S. Vincent de Paul, sans exclure un tableau d'ensemble des œuvres magnifiques accomplies par les saints : évêques (qui ont fait la France comme les abeilles leurs ruches), moines défricheurs, sœurs de charité, œuvres sociales et civilisatrices, etc.

* *

La Sainte Ecriture. — Utiliser le récit de la création « faisons l'homme... » (Gen., I, 26) pour qu'il soit le chef-d'œuvre et le roi de l'univers, et le Ps. VIII « paulo minus ab angelis... ». Voir dans S. Paul, comme une explication des vertus des saints, le plan de Dieu sur chacun de nous « *hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra* (I Thess., IV, 3) « prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui... quos autem prædestinavit, hos et vocavit... » (Rom., VIII, 29, 30), tout cela en écho à la parole de Jésus « exemplum dedi vobis... » (Jo., XIII, 15) « estote ergo et vos perfecti » (Mt., v, 48), etc. Dans le même ordre, on se servira des textes qui exaltent les saints : « Sedebitis et vos super sedes duodecim » (Mt., XIX, 28), « Fulgebunt justi... » (Sap., III, 7), « stella enim a stella differt in claritate » (I Cor., XV, 41). L'Ecriture est inépuisable sur un tel sujet. Ne pas omettre le Psaume XC : « Angelis suis mandavit... » que le sens accommodatice applique volontiers à l'ange gardien, dont la présence à nos côtés, comme vigilant protecteur accuse encore davantage notre dignité et nous fait honneur.

* *

Regards sur l'avenir. — Nos commandements, dans leur forme traditionnelle, ont souvent un aspect négatif, ainsi le cinquième en particulier : « tu ne tueras pas » ; il serait souvent utile de les présenter sous un angle plus positif ; si nous ne devons pas nous ôter la vie par exemple, n'est-ce pas parce qu'elle est un dépôt dont nous aurons à rendre compte ? « Redde rationem villicationis... » (Luc, XVI, 2), elle est un trésor à ne pas enfouir, mais à exploiter, à utiliser. (Voir utilement ici, et de près, la parabole des talents.)

Dire aux enfants : il faut que vous fassiez vous aussi, à la suite des saints, de votre vie quelque chose de beau. Les richesses que Dieu a déposées en vous ne doivent pas y dormir inutiles, encore moins s'atrophier et périr. Arrière la paresse et la médiocrité !

Si quelqu'un découvrait, au fond de votre jardin, un trésor de pièces d'or, aussitôt l'imagination ferait des rêves magnifiques... Mais le vrai trésor, il est au dedans de nous ; un labeur opiniâtre, une discipline austère, une volonté tenace, vous le feront chaque jour découvrir davantage et vous donneront le goût de faire toujours plus et mieux, toujours « davantage » selon le beau mot de M. Vincent.

Comme disait Ste Jeanne d'Arc : « Vive labeur ! »

A DES JEUNES FILLES [1]

LA VOCATION AU MARIAGE CHRÉTIEN

Une jeune fille chrétienne doit considérer la vocation au mariage comme un moyen de sanctification conduisant à l'amour de Dieu. Même si le mariage ne devait être envisagé que dans l'ordre naturel, il devrait déjà servir aux époux à se rapprocher de Dieu. Dieu est la fin suprême vers laquelle les fins intermédiaires doivent être ordonnées. Le mariage est un moyen de coopérer à l'œuvre divine de la création, en appelant à la vie des êtres capables de connaître le Créateur et de le magnifier.

Dans le mariage chrétien, il y a plus et mieux. Il est un sacrement qui produit entre les époux un lien sacré, surnaturel, analogue au caractère du baptême et de la confirmation, lien qui doit demeurer dans l'âme jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre des époux, comme un titre permanent à recevoir les grâces attachées à l'union conjugale. Grand mystère, dit saint Paul, que symbolise l'union du Christ et de l'Eglise.

Mais précisément, l'union du Christ et de l'Eglise est une union sanctifiante. Le Christ veut son Eglise toute pure, sans tache, sans ride, immaculée. Le mariage doit donc sanctifier les époux. Sacrement des vivants, il accroît dans leurs âmes la vie de la grâce sanctifiante et, en ce qui concerne les buts du mariage, procréation des enfants, amour et réconfort mutuel, leur donne d'agir conformément à la volonté de Dieu. Non seulement le mariage, mais l'usage du mariage doit servir à la sanctification des époux.

I

Affirmons bien haut que *l'amour conjugal, conçu chrétiennement, ne saurait être opposé à l'amour de Dieu*. Même si l'amour conjugal est total — et il doit l'être dans son genre — il n'empêche pas l'amour de Dieu d'être, lui aussi, total. S. François de Sales n'hésite pas à le dire : « Qui dit tout ne forclôt rien, et toutefois un homme ne laissera pas d'être tout à Dieu, tout à son père, tout à sa mère, tout au prince, tout à la république, tout à ses enfants, tout à ses amis, en sorte qu'étant tout à chacun il sera encore tout à tous. » Et, prenant l'exemple de l'amour de Jacob pour Rachel, le saint évêque fait observer qu'en se donnant tout, il se donne différemment. Jacob aime Rachel de toutes ses forces, il aime Dieu de toutes ses forces, mais il n'aime pas pour cela Rachel comme Dieu ni Dieu comme Rachel. » Le premier amour n'est pas contraire au second. Aimez, aimez donc de toutes vos forces ; ce sera bien, pourvu que ce soit selon la loi de Dieu.

Le mariage chrétien vous fournit le moyen d'aimer selon la loi de Dieu. Nous l'avons dit : son origine, son but, son caractère sacré sont saints et sanctifiants. Il fournit des élus pour le ciel, des citoyens pour la chose publique, en sorte que le ciel et la terre sont intéressés à la perfection de son lien. Donc grand estime pour le mariage. Les vierges doivent l'honorer avec humilité, j'entends celles-là mêmes qui y ont renoncé pour une vie plus parfaite.

Donnez donc, Mesdemoiselles, autour de vous l'excellent exemple de ne jamais parler du mariage en badinant ou en plaisantant, mais toujours d'une façon sérieuse.

Vous avez passé par l'âge de la curiosité malsaine, de 11 à 14 ans souvent pour les jeunes filles. A cet âge, dans des conversations « a parte », on parle du mariage comme d'une chose où l'on soupçonne bien des aspects mauvais et défendus. Et souvent les fillettes de cet âge, se posant entre elles la question de la venue au monde des enfants, se font des imaginations plus ou moins bizarres, dont le moindre défaut est d'exciter leur esprit et de troubler leur cœur. Une initiation prudente, progressive et délicate faite par la maman principalement, serait bien à désirer pour dissiper ces imaginations malsaines.

C'est assez vous dire l'attitude que vous devez prendre non seulement pour vous-mêmes au sujet du mariage, mais pour vos sœurs et vos frères plus jeunes, à qui vous pouvez faire un grand bien en parlant de ce sacrement avec tout le sérieux nécessaire et avec la haute conception que vous devez en avoir.

II

Il faut maintenant envisager pratiquement la réalisation d'une vocation au mariage chez une jeune fille chrétienne.

Tout d'abord, *le choix du fiancé*. Autrefois, la jeune fille n'avait pour ainsi dire aucune initiative sur ce point. Aujourd'hui, vous êtes beaucoup plus libres et souvent toute l'initiative vient de vous. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Je dirais volontiers que, pour une jeune fille sérieuse et foncièrement chrétienne, décidée par conséquent à n'engager sa foi que pour mieux assurer son salut éternel, c'est un bien. Mais pour une jeune fille légère, étourdie, désireuse avant tout de se marier, c'est un mal et ce peut être un mal très grave.

L'idéal est évidemment de choisir un jeune homme chrétien, vraiment et foncièrement chrétien. La tâche de la femme dans le mariage est la plus lourde ; il importe qu'elle reçoive l'assistance d'un bon, d'un excellent mari, assistance non seulement dans l'ordre temporel, mais encore et surtout dans l'ordre spirituel.

Dans le mariage, tant au point de vue de la vie commune et de l'éducation des enfants que de l'accomplissement correct et moral des rapports conjugaux, il faut une vertu peu ordinaire, parfois même une vertu héroïque. Demandez l'héroïsme chrétien à un homme à peine teinté de christianisme !

Parmi *les saintes qui vous sont plus familières*, j'en relève deux qui ont su choisir ainsi un époux vraiment assorti à leur idéal : Ste Brigitte de Suède et Ste Jeanne de Chantal.

a) Brigitte est fiancée à quatorze ans à Ulf, sénéchal de Néricie et châtelain d'Ulfasa. Le ciel avait vraiment assorti l'âme de ces deux époux : ils se jurèrent, devant les autels et dans l'amour de Dieu, fidélité jusqu'à la mort. Brigitte, plus jeune de quatre ans que son époux, sentira toujours planer sur son obéissance amoureuse la protection du vaillant écuyer. Jamais leur amour mutuel ne se démentit et, pour parler le langage des *Révélations* de Ste Brigitte, « Dieu seul entrait comme tiers dans le sanctuaire de leur cœur. » D'après la sainte, voici le langage que lui tint Notre-Seigneur : « Comme il est impossible de séparer le Père du Fils et le Saint-Esprit de tous deux, comme on ne sépare pas le feu

[1] Cette instruction — qui peut être utilisée telle quelle — aurait dû normalement faire partie de la *Retraite pour grandes jeunes filles*, sous le nº IV.